

aux événements survenant à la périphérie. On constate une instabilité endémique dans des régions généralement reconnues comme faisant partie de la sphère d'influence de l'une ou de l'autre superpuissance. Dans d'autres points sensibles du globe, le Moyen-Orient en est l'exemple patent, tous les éléments d'une conflagration se trouvent réunis.

Et l'extension au tiers monde des rivalités entre l'Est et l'Ouest atteindra son point culminant et le plus dangereux si, malgré le Traité sur la non-prolifération, les forces en présence — belligérants ou simples antagonistes — commencent à se doter d'armes nucléaires.

Certes, en tant que Canadiens, nous sommes avant tout attachés à la communauté occidentale ; nous recherchons, d'abord, la sécurité sur ce continent et en Europe. Mais notre loyauté, nos intérêts nationaux et internationaux, ne s'arrêtent pas là.

Notre ouverture sur le Pacifique nous assure des relations privilégiées avec le Japon, la Chine, l'Association des Nations de l'Asie du Sud-Est et, bien entendu, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Notre vaste programme d'aide au développement s'étend à de nombreux pays éloignés géographiquement sans doute, mais rapprochés par les liens étroits qu'ils entretiennent avec le Canada. Notre place au sein de la francophonie et du Commonwealth nous invite à partager les préoccupations politiques et économiques et les besoins de sécurité des pays que nous y côtoyons.

C'est pourquoi, avant même de tenter un geste pour améliorer les perspectives de paix, j'ai décidé que notre démarche devait adopter une perspective globale. Une telle approche nous est dictée par l'interaction complexe entre le désarmement et le développement, entre l'animosité des superpuissances et leurs rivalités au sein du tiers monde, entre le recours à la force et la disponibilité des armes, entre l'équilibre nucléaire en Europe et celui en Asie.

Il est certain, mes chers amis, que le représentant d'un seul pays ne peut promettre de miracle, et encore moins en accomplir. Je ne me fais aucune illusion sur la complexité des problèmes en cause. J'estime toutefois essentiel de rechercher des crans d'arrêt sur la pente descendante où nous sommes engagés, de reconnaître qu'à notre époque, la paix et la sécurité sont indissociables, et de constater que, sur ce point aussi, nos pays sont interdépendants.

Heureusement, je ne suis pas seul à penser ainsi. D'autres dirigeants partagent ces préoccupations, et un nombre croissant d'entre eux sont décidés à subordonner la science de la guerre à l'art de la politique. Leur appui m'encourage.

Vous n'ignorez pas que je rentre d'Europe, où j'ai eu des entretiens avec les dirigeants d'un certain nombre de pays de l'Alliance atlantique, avec Sa Sainteté le pape et avec Sa Majesté la reine des Pays-Bas. Eh bien, je reviens au Canada avec le sentiment que nos amis et alliés appuient mon initiative de paix et partagent ma conviction quant à l'urgence de la situation. Ils sont d'accord, en particulier, sur la nécessité d'ajouter à notre stratégie une troisième voie pour rétablir la confiance et les communications entre les parties.

J'ai soumis à mes collègues européens, afin qu'ils puissent les étudier et les raffiner en fonction de leur